



**Sabrina Mervin et Augustin Jomier (éd.),-  
*Savants musulmans au Maghreb* (Marseille:  
Diacritiques Editions, 2023), 321p.**

Un travail collectif sur les savants musulmans au Maghreb, coordonné par Sabrina Mervin et Augustin Jomier, vient de voir le jour, enrichissant la scène culturelle dans l'aire arabo-musulmane. Le livre est "une galerie de portraits," au nombre de 12, avec à la clé une introduction signée par ces deux professeurs spécialistes de l'histoire du Maghreb contemporain, éclairant le lecteur sur la problématique du savoir dans l'Occident musulman en une période charnière, à savoir les XIX<sup>ème</sup> et XX<sup>ème</sup> siècles qui ont bouleversé l'ordre établi dans le monde.

Il s'agit d'une belle contribution à l'histoire du savoir en pays d'Islam, à laquelle ont participé des chercheurs appartenant à diverses universités du monde: Rahal Boubrik de l'Institut des études africaines à Rabat, Dyala Hamzah de la Faculté des arts et des sciences à Montréal, Anne-Laure Dupont de la Sorbonne à Paris, Ety Terem de Rhodes College à Memphis, Shoko Watanabe de Institute for Advanced Studies on Asia à Tokyo, Augustin Jomier et Younes Johan Van Praet de l'Institut national des langues et civilisations orientales à Paris, Abdel Wedoud Ould Cheikh de l'Université de Lorraine à Nancy, Charlotte Courreye de l'Institut d'études transtextuelles et transculturelles à Lyon, Ilyass Amharar de l'Iremam à Aix-Marseille, Ricarda Stegmann de l'Université de Fribourg, Naima El Makrini de l'Université catholique de Louvain. Malgré le fait que "chaque chapitre a une coloration particulière," en raison des contextes et des circonstances dans lesquelles sont nés les attitudes, les paroles et les écrits des savants en question, le fil conducteur du livre réside néanmoins dans cette prise de conscience des changements qui se sont opérés autour du monde musulman, cette doctrine réformiste visant à s'adapter aux nouveaux défis liés à la globalisation des idées et des pratiques, cette volonté de conciliation entre tradition et modernité, ce qui explique le caractère innovant de l'Islam savant du Maghreb et rectifie, par là même, ce "schéma simplificateur" véhiculé en Orient et qui consiste à voir dans l'Islam du Maghreb "une religion de marabouts et de pratiques plus ou moins superstitieuses."

Les *oulémas*, présentés dans ce livre, qui sont originaires des milieux urbains ou ruraux des pays du Maghreb, dont une femme marocaine (Aïcha El Hajjami) et un français "devenu cheikh" (Abdallah Serge Althaparro), sont tous formés dans la tradition du *'ilm*, ce savoir religieux, qui nécessite une érudition combinant connaissance de la langue arabe (grammaire, rhétorique), connaissance de l'Islam (exégèse, hadith, *'ilm al kalam* ou théologie), mais aussi connaissance des sciences humaines et sociales dont ils se sont appropriés par le biais d'un enseignement moderne dans les différentes institutions des deux rives du bassin méditerranéen.

Les douze contributions, qu'offre le livre, sont toutes stimulantes et fort intéressantes, par leurs approches et les sources sur lesquelles elles se sont appuyées, mais aussi par la narration qu'elles proposent. L'histoire récit ou le récit de vie est par

définition une histoire où la dimension de l'écriture reste fondamentale. Toutefois, il est difficile de s'arrêter sur tous ces textes retraçant des parcours aussi originaux que diversifiés. Trois d'entre eux attirent, particulièrement, notre attention. Le premier est celui du marocain Rahal Boubrik, "Ahmad Boularaf (1884-1955), entre culture livresque et commerce du livre au Sahara." Le second est écrit par la française Anne-Laure Dupont, "Muhammad Bayram V (1840-1889), un ouléma tunisien défenseur des réformes ottomanes." Le troisième, lui, est présenté par la chercheuse Charlotte Courreye, "Abdel Hamid ibn Badis (1889-1940), du savant professeur à la figure mythique en Algérie."

Rahal Boubrik expose, parfaitement et densément (18 pages), un texte sur "un personnage emblématique de la vie intellectuelle de l'espace sahélo-saharien du début du XX<sup>ème</sup> siècle," à savoir ce bibliophile natif de Guelmim dans le sud du Maroc, connu sous le nom de Ahmad Boularaf (1884-1955), qui a conjugué commerce de livres et manuscrits, et passion intellectuelle. Les 133 manuscrits qu'il avait produits, conservés à l'Institut des hautes études islamiques Ahmed-Baba à Bamako, attestent en effet l'ampleur de la circulation des idées entre l'Afrique du Nord et l'Afrique subsaharienne. Installé d'abord à Chinguetti, alors qu'il est encore jeune, il s'initiait à "la voie tijane" (*al-wird al-tijani*), avant de continuer son périple vers le sud de la Mauritanie, puis en direction de la ville de Tombouctou, "ville de savoir" de par ses écoles, ses ateliers scribes et ses bibliothèques vieilles de plusieurs siècles. Perpétuant la tradition bibliophile de la ville, marquée au début du XX<sup>ème</sup> siècle par l'arrivée du livre imprimé et l'expansion de son commerce auprès des lettrés et des enseignants, Ahmad Boularaf en profite pour développer son goût pour le savoir et son réseau de commerce du livre qui s'étendait à cette époque de Dakar à Beyrouth, en passant par Fès, Alger, Tunis et Le Caire. Résultat: au cours des années 1920-1950, grâce à la passion de ce lettré marocain, de ce "passeur culturel," entre l'Afrique musulmane et l'Orient, de ce surnommé le "Timbukti," et à ses convictions éclairées, "les idées des réformateurs musulmans qui émergent dans le monde arabo-musulman trouvent un écho favorable jusqu'à Tombouctou," note Rahal Boubrik..

Le second exemple d'un lettré ouvert sur son temps et désireux d'apporter un nouveau souffle à la culture de son pays, est fourni par le réformateur tunisien Muhammad Bayram V (1840-1889) finement présenté par Anne-Laure Dupont. Formé dans la tradition musulmane et exerçant le métier d'orateur à la Zaytouna, cette mosquée prestigieuse de Tunis, il était pourtant favorable aux réformes inspirées de la culture occidentale et initiées par Kheireddine Pacha dans les années 1870, et aux "innovations politiques et institutionnelles" introduites à Istanbul et au Caire. Signe marquant de ce réformisme du XIX<sup>ème</sup> siècle, combinant archaïsme et modernisme, Bayram s'efforce à justifier ces innovations "du point de vue du *shar'*, c'est-à-dire du point de vue des commandements divins, de la religion." Son voyage en Europe, ainsi qu'à travers l'empire ottoman, à la même époque, lui permettait de s'ouvrir de plus près à la civilisation occidentale et aux expériences de réforme dans les deux grandes capitales du monde musulman, et de lui fournir les ingrédients nécessaires d'écrire son livre "L'essentiel des enseignements" (*Safwat al-i'tibar*, 5 vol., 1885-1894). Homme de terrain, Muhammad Bayram V exerce le journalisme, l'administration, et s'engage dans la politique, en mettant en avant les questions de la représentation

parlementaire, de l'éducation, de la santé, et de l'*Ijtihad*, à savoir, selon les dires de Anne-Laure Dupont, ce "raisonnement que tient un juriste musulman pour déduire des règles de vie et de culte de la loi révélée par Dieu dans le Coran et la Sunna." Convaincu de la pertinence de l'évolution de la société européenne, héritière des lumières, il "défend l'idée que les musulmans doivent vivre avec leur temps," mais tout en incitant à "accepter les changements d'habitudes et de mœurs," il les met en garde contre toute imitation qui pourrait aboutir à "la déperdition identitaire."

Le troisième portrait est algérien. Il s'agit du cheikh constantinois Abdel Hamid Ibn Badis (1889-1940), que la chercheuse Charlotte Courreye a brillamment présenté. Réformiste, défenseur de l'Islam et de l'arabité dans un contexte marqué par le colonialisme français, il fut aux côtés de l'Emir Abdelkader une figure emblématique de la résistance et de l'identité nationales, faisant l'objet d'un usage politique de la part de différentes sensibilités politiques jusqu'aux "événements les plus récents," et maintenant une "place au panthéon du récit national dans les manuels scolaires." Formé à la Zaytuna, séjournant au Caire et pratiquant le journalisme, tout comme le tunisien Muhammad Bayram V, il anime un mouvement de réforme qui prône la liberté, réclame la séparation du culte et de l'Etat, et défend les notions de patrie (*watan*) et de nation (*umma*), en s'appuyant aussi bien sur des arguments politiques que sur les outils du discours religieux. Dans tout son combat pour une patrie dans laquelle les gens ont "le même passé, le même présent" et "voient le même futur," il insiste sur l'arabité comme ciment de la *umma*. "Il est connu et clair, dit-il, que celui qui parle la langue des Arabes est arabe, même s'il n'est pas issu de souche arabe." Mais cette question n'est pas anodine, remarque Charlotte Courreye avec raison, car en effet la parole d'Ibn Badis se dresse contre la politique colonialiste française consistant à mettre en valeur la culture amazigh comme étant "perméable" à la civilisation européenne et "moins islamisée," dans le but de diviser la population algérienne.

Toutes les idées et les actions présentées et analysées dans ce livre, sont nées du contact avec le mouvement de modernité apporté par l'Occident. A partir du XIX<sup>ème</sup> siècle, la connaissance religieuse a cessé d'être la seule source du savoir, "tant dans l'enseignement et la diffusion du savoir que dans la définition des normes et l'exercice de la justice," métamorphosant ainsi les esprits, les pratiques et les rôles. Le XIX<sup>ème</sup> siècle, où la modernité fut imposée par les européens aussi bien par le commerce et la diplomatie que par les canons et les fusils, a bouleversé les structures matérielles et culturelles des sociétés dans le monde. Le Maghreb ne pouvait, naturellement, faire exception, et tous les intellectuels furent obligés, d'une manière ou d'une autre, à se poser des questions, à s'ouvrir sur de nouvelles connaissances, à se réformer. Au XX<sup>ème</sup> siècle, nombre d'entre eux se sont impliqués dans l'action pour l'indépendance, et dans l'action pour le développement. C'est de cette interaction, et de cette implication également, souvent fécondes malgré tout, que de nouvelles idées et techniques (l'imprimerie par exemple), de nouvelles notions et de nouvelles façons de voir et de juger les choses, ont vu le jour, portant un brin de modernité aux attitudes religieuses ancestrales, et dégageant parfois une réelle énergie, comme le montre par exemple le cas de Aicha El Hajjami, mis en lumière par Naima El Makrini. Quand une femme marocaine s'exprime "devant un parterre

de savants et de notables,” en l’occurrence la causerie religieuse présentée au Palais royal de Rabat en présence du Roi Mohammed VI , pendant le mois de Ramadan, sur le thème “l’*ijtihad* dans la question féminine, fondements et perspectives” le 27 octobre 2004, elle pose “la problématique du genre” au centre des questions sociales, politiques et culturelles, en proposant, par son approche de juriconsulte et sa conviction égalitaire, “différentes perspectives de relecture des textes fondateurs de l’Islam en s’appuyant sur le principe des finalités de la loi divine (*maqâsid al-shari’a*).”

**Mohamed Houbaida**  
Université Ibn Tofail, Kénitra.